

# Le choix de Mookie

Le festival de Cannes est rarement un endroit franchement gai, aussi y accueille-t-on traditionnellement avec gratitude tout de qui sort de la grisaille dominante. Cette année, ce fut "Il piccolo diavolo", en 1986 c'était un petit film réalisé par un parfait inconnu: "She's gotta have it" ("Lola Darling"). L'auteur en était un jeune Noir aussitôt affublé de l'étiquette "Woody Allen version black". N'illustrait-il pas en effet, avec quelque ironie et beaucoup de tendresse, les problèmes sentimentaux de trois hommes tous amoureux de la même femme - laquelle se trouve fort bien avec trois amants! Le propos était inhabituel (visiblement Spike Lee - puisque c'est de lui qu'il s'agit - se souciait fort peu du bel idéal américain qui tend aujourd'hui à voir dans la famille le remède à tous les maux), le portrait de Lola Darling épatant et le ton libre et léger. L'Amérique tenait enfin un cinéaste noir cotable au box-office: assez impertinent pour titiller un peu en restant dans les limites de la décence. Car bien que noire, Lola Darling vit dans un milieu bourgeois et ses problèmes quotidiens ne diffèrent en rien des nôtres. On fit donc la fête au petit Noir (d'autant plus qu'il se révélait fort bon acteur) et on passa à autre chose.

En 1989, Cannes accueillait de nouveau Spike Lee, en compétition cette fois. Ravis, les festivaliers se préparaient à rire un bon coup. En effet, le film com-

mence comme une comédie, avec pour héros l'inimitable Spike Lee lui-même dans le rôle de Mookie, le livreur de pizzas. Le décor est cette fois un peu différent: Bedford Stuyvesant est un quartier de Brooklyn plutôt misérable - et noir. L'Italo-Américain Sal y fait figure d'élément exotique mais il y vend ses pizzas depuis tellement longtemps que personne n' imagine "Bed Stuy" sans lui. Les personnages sont pittoresques, les femmes toujours aussi libres et Spike Lee est savoureux en employé peu zélé. Malgré quelques railleries (visant entre autres un yuppie blanc - interprété par John Savage - venu habiter là parce que les loyers sont moins chers) et beaucoup de "shit" et de "mother fucker", l'atmosphère paraît plutôt détendue. Il y a bien Buggin' Out, grande gueule et militant solitaire de la cause noire, qui voudrait faire boycotter la pizzeria de Sal parce que, dit-il, toutes les photos accrochées aux murs représentent des Italiens - de Frank Sinatra à Al Pacino - et pas un seul Noir. On ne l'écoute guère. Les jeunes de ce quartier ont grandi avec les pizzas et les photos de Sal. Et puis, il fait si chaud! Dès le petit matin, la chaleur accable jeunes et vieux et tous ne songent qu'à se reposer à l'ombre à l'exemple de ces trois inactifs, très "pagnoliens", qui commentent la journée assis sous un parasol.

Soudain, tout bascule. A cause d'une brouille (une radio qui marche trop fort), c'est le drame. Un homme est tué, la pizzeria de Sal incendiée, l'apparente cohabitation entre Blancs et Noirs débouche sur un massacre. Le rire qui dominait encore quelques minutes auparavant reste en travers de la gorge. Le spectateur, pris de court de voir une tragédie alors il n'attendait qu'une gentille comédie, est d'autant plus désarçonné que c'est précisément le héros auquel, Blanc ou Noir, il avait fini par s'identifier, c'est Mookie qui lance la première pierre (en l'occurrence une poubelle dans la vitrine de Sal), donnant ainsi le signal de l'attaque.

Une fois de plus, mais cette fois de façon beaucoup plus percutante, Spike Lee refuse les bons sentiments et les chemins battus. A l'heure où la non-violence et la tolérance semblent choses acquises, il fait un film pour dénoncer l'hypocrisie qui se cache derrière ces termes. Dans son dossier de presse, il a écrit: "Un des plus gros mensonges qui a cours chez nous est de prétendre que les différences de races, de croyances et de religions ne comptent plus: nous sommes tous des Américains. C'est faux, cela a toujours été faux. Demandez donc aux Indiens d'Amérique ce qu'ils en pensent!"

Dans le générique de fin défile une citation de Martin Luther King. Reprenant confiance dans l'universalité des droits de l'homme, les Français à Cannes ont applaudi à tout rompre. Vient ensuite une citation de Malcolm X ("la violence en cas de légitime défense n'est que de l'intelligence"). Les applaudissements se sont arrêtés nets. Pourtant le film ne traite que de cela, de l'opposition entre ces deux voies représentées chacune par des personnages précis. Seul Mookie est d'abord sans parti-pris. C'est donc lui (et ce n'est pas par hasard que Spike Lee interprète lui-même ce personnage-là) qui devra choisir entre elles, décider de "ce qu'il faut faire". Le film s'appelle "Do the right thing". Mookie a-t-il fait ce qu'il fallait? Spike Lee ne tranche pas. Entre Malcolm X et Martin Luther King, la solution passe probablement quelque part au milieu. Cela n'arrange pas les bien-pensants qui préférèrent voir les Noirs se traîner à genoux à l'église en attendant qu'un gentil blanc veuille bien les sauver (voir "Mississippi Burning"). D'autant plus que Spike Leeec lame haut et fort "Stay black!" et dédie son film aux Noirs assassinés par des Blancs!

Alors? Alors, certains n'ont guère apprécié qu'un cinéaste noir fasse un film, ambigu certes, mais hautement politique. Qui plus est, un film qui s'adresse au grand public et qui est produit par UIP, un des géants américains. Le film sort donc sur de très nombreux écrans, aux Etats-Unis comme en Europe.

Un grand nombre de critiques américains ont tiré à boulets rouges sur Spike Lee. Pas moins de soixante (!) articles lui ont été consacré en moins de quinze jours. Ils ont condamné "le brutal message racial du film", annoncé des émeutes, l'ont rendu d'avance responsable de la défaite du candidat noir à la mairie de New York (mais le candidat noir, David Dinkins, à gagné!), lui ont reproché de gommer des aspects comme la drogue (comme si de parler de la drogue pouvait faire oublier le vrai sujet du film). "Village Voice" a qualifié le film de "afro-fascist-chic" et l'a comparé aux films de la cinéaste nazie Leni Riefenstahl. En France, "Télérama" se demande si Spike Lee est "un moraliste lucide peignant avec un peu d'avance une fatalité inéluctable" ou "un dangereux pyromane se plaisant à allumer des feux pour mieux prétendre les avoir prévus". La "middle-class" noire américaine qui se veut intégrée s'est sentie mal à l'aise. Les autres, ceux qui se retrouvent dans les personnages du film, applaudissent pendant les scènes d'émeute mais à la fin, le calme revient. Contrairement à ce qu'avaient prédit certains journalistes, "Do the right thing" n'a pas rallumé la haine raciale et l'été, à New York, n'a pas été plus chaud que les années précédentes.

Fait scandaleux, le jury de Cannes n'a donné aucun prix à "Do the right thing", lui préférant des films de qualité mais (sans jeu de mots) bien pâles à côté de celui-ci. Aux yeux de Wim Wenders et de ses collègues, Spike Lee a sûrement commis une faute impardonnable: faire un film politique qui n'est pas ennuyeux et nullement manichéen (car Spike Lee n'accable ni les uns ni les autres), un film coup de poing d'une audace extrême (le brusque changement de ton en plein milieu du film), qui bénéficie de plus d'une formidable bande-son (rap) et qui développe un langage visuel original et très personnel. Pour une fois, nous serons d'accord avec les Cahiers du Cinéma: "Do the right thing" est un film moderne!

Viviane Thill

**Un film politique qui n'est pas ennuyeux et nullement manichéen, un film coup de poing d'une audace extrême.**